





# *Libretto*



ESTHER MEYNELL

PETITE  
CHRONIQUE  
D'ANNA  
MAGDALENA  
BACH

Traduit de l'allemand  
d'après un original anglais par  
MARGUERITE et EDMOND BUCHET

*Libretto*

© Éditions Phébus/Libella, Libella, Paris, 2012

ISBN 978-2-36914-582-0

Tous droits de traduction,  
de reproduction et d'adaptation réservés pour tous pays

## NOTE DE L'ÉDITEUR

Cet ouvrage apocryphe, paru anonymement en Angleterre et en Allemagne, traduit dans presque toutes les langues, a obtenu partout un succès considérable. Il faut l'attribuer non seulement à l'intérêt passionné que suscitent la musique et la personne de Jean-Sébastien Bach, mais surtout au fait que ce petit livre, à la fois si émouvant et si exact, s'inspire du plus bel amour qui ait été vécu.

L'identité de son auteur ne fut révélée que longtemps après la sortie du livre, dans les années 1930 : cette petite chronique était en fait l'œuvre d'une musicologue anglaise, Esther Meynell, qui en prenant la voix d'Anna Magdalena, était parvenue à faire pénétrer le lecteur dans l'extraordinaire vie quotidienne du cantor de Leipzig.





## I

*Où l'on verra le maître de chapelle Jean-Sébastien Bach, jouant de l'orgue, confondu avec saint Georges, son unique auditrice s'enfuir toute tremblante de l'église, et comment la jeune Magdalena devint la femme du grand musicien.*

**A**UJOURD'HUI, une visite a égayé ma solitude. Caspard Burgholt, qui fut autrefois l'élève préféré de mon cher Sébastien, est venu me voir. Il n'a découvert la vieille Mme Bach dans son abandon et sa pauvreté qu'après de multiples recherches. Les jours glorieux où vivait Sébastien ont bien vite été oubliés !

Nous avons beaucoup de choses à nous dire. Il me raconta ses modestes succès, me donna des nouvelles de sa femme et de ses jeunes enfants, mais il fut surtout question de celui qui n'est plus parmi nous, de son maître, de mon mari. Après avoir évoqué le souvenir de ces merveilleuses années, Caspard me demanda si je n'écrirais pas une petite chronique sur Sébastien. « Vous le connaissez comme personne et je suis certain que votre cœur n'a pas beaucoup oublié. Écrivez donc ses paroles, ses gestes, sa vie, sa musique. Les hommes négligent aujourd'hui sa mémoire, mais il n'en sera pas toujours ainsi. Ils ne le laisseront pas longtemps dans l'oubli, et vous remercieront un jour de tout ce que vous leur aurez livré. »

Il me quitta sur ces mots que je m'empressai de noter. Qu'il dise vrai ou se trompe, je suivrai ses conseils, car j'ai besoin d'une consolation dans ma solitude.

Il ne m'est pour ainsi dire rien resté de ce que Sébastien possédait, car toutes les choses de valeur ont dû être vendues et divisées. Comme je regrette de n'avoir pas même pu garder la tabatière en or et en agate qu'il aimait tant, que j'ai vue si souvent dans ses mains, que si souvent j'ai remplie pour lui ! Elle fut estimée trop précieuse pour sa veuve. On l'a donc vendue, et l'argent en a été partagé entre nous. Mais, si l'on ne m'a presque rien laissé qui me rappelât Sébastien, c'est probablement que le bon Dieu n'en voit pas la nécessité. Le trésor inestimable des souvenirs qui reposent dans mon cœur m'empêchera en effet de l'oublier jamais. Pauvre, oubliée, entretenue par les aumônes de la ville de Leipzig, vieille (j'ai eu cinquante-sept ans hier et ne suis que de sept ans plus jeune qu'il n'était au moment de sa mort), si l'on m'offrait la vieillesse la plus glorieuse et la plus honorée à la condition de n'avoir pas été sa femme, je n'y consentirais pas.

J'estime, en effet, qu'en Thuringe deux femmes seulement furent tout à fait heureuses : sa cousine, Maria Barbara Bach, sa première épouse, et moi-même, sa seconde. Il nous aima toutes deux, mais je crois qu'il éprouva encore plus d'amour pour moi que pour Maria Barbara. Dans tous les cas, par la grâce de Dieu, il a pu m'aimer plus longtemps puisqu'il n'a été marié que treize ans avec elle. La pauvre mourut pendant qu'il voyageait avec le prince Léopold d'Anhalt-Köthen. Son fils Emanuel, si jeune fût-il alors, n'a jamais oublié la douleur de son père qui, à son retour, trouva ses petits enfants abandonnés. Sa femme, heureuse et en bonne santé à son départ, était déjà enterrée. Pauvre Maria Barbara Bach, qui dut mourir sans un adieu, sans un dernier regard de lui !

Et mon premier regard sur lui ! Comme, à cette pensée, les années s'anéantissent, comme tout redevient clair et distinct !

Mon père m'emmenait souvent dans ses petits voyages, surtout quand il s'agissait de musique, car il connaissait ma passion pour cet art. L'hiver de 1720, je l'accompagnai à Hambourg, où il allait rendre visite à mon grand oncle et ma grand-tante. L'église Sainte-Catherine possédait un très bel orgue à quatre claviers dont j'avais beaucoup entendu parler par les amis de mon père. Or, le lendemain de mon arrivée, ma grand-tante m'emmena faire des achats et, sur le chemin du retour, comme je passais devant l'église l'idée me vint d'y entrer pour jeter un coup d'œil.

Ayant poussé la porte, j'entendis quelqu'un jouer et des sons si merveilleux sortirent soudain de l'obscurité qu'un archange me sembla être assis au clavier. Je me glissai tout doucement à l'intérieur et restai là. Je regardais les orgues, qui se trouvaient sur la galerie de l'ouest ; les gros tuyaux s'envolaient vers la voûte, plus bas brillaient de belles sculptures brunes et dorées, mais je ne pouvais apercevoir l'organiste. Je ne sais combien de minutes je passai ainsi dans l'église vide, n'étant plus qu'oreilles, comme si j'avais pris racine dans les dalles de pierre. Dans l'ivresse de cette musique, j'avais complètement perdu le sentiment du temps. Lorsque après avoir fait gronder l'espace d'une suite d'accords glorieux, elle se tut soudain, j'étais encore debout, sans contrôle, la tête levée, comme si le tonnerre sortant des tuyaux allait continuer à rouler. Mais ce fut l'organiste, Sébastien lui-même, qui parut sur la tribune et s'approcha de l'escalier. J'avais encore les yeux levés lorsque son attention se fixa sur moi. Je le regardai un instant, trop effrayée par sa subite apparition pour pouvoir faire un mouvement. Après un tel concert, c'était saint Georges plutôt qu'un homme que je m'attendais à voir. Je me mis

à trembler, saisis mon manteau tombé sur le sol, et, prise d'une inconcevable panique, me précipitai hors de l'église.

Quand je me sentis en sécurité, dehors, je m'étonnai de ma folle conduite. Mon austère grand-tante elle-même n'aurait rien pu trouver qui fût contraire à l'honneur d'une jeune fille dans le fait d'être entrée à l'église et d'avoir écouté le jeu d'orgue.

Je ne savais pas qui était l'organiste que j'avais entendu, mais, lorsque au repas du soir je racontai à mon père ma petite aventure (en lui taisant toutefois l'apparition, ma terreur et ma fuite), il s'écria : « Cela ne peut être que le maître de chapelle du duc de Köthen, Jean-Sébastien Bach ! Il doit jouer demain devant M. Reinken, et j'irai l'écouter avec quelques messieurs. Je lui dirai à quel point ma petite fille aime sa musique. S'il t'entend une fois chanter, mon petit rossignol, peut-être écrira-t-il quelque chose pour toi. »

Je priai mon père, en rougissant beaucoup, ce qui me rendit encore plus confuse, de ne rien dire de moi à M. Bach. Mais, plus je rougissais, plus mon père devenait gai. Il pensait que j'avais perdu mon cœur en apercevant les basques du maître de chapelle, car il ne pouvait supposer que j'eusse pu voir son visage pendant qu'il jouait ; d'ailleurs, M. Bach n'avait pas la réputation de jeter des regards aimables aux jeunes filles.

Mon père se rendit donc, le jour suivant, au concert de l'église Sainte-Catherine. À son retour, je le pressai de questions. Il débordait d'admiration ; jamais il n'avait entendu, et pensait qu'il n'entendrait plus jamais, toucher de l'orgue de telle façon. Assis autour de lui, nous l'écoutions. Il raconta que le Maître de Chapelle avait joué deux heures de suite et avait notamment, pendant une demi-heure, improvisé sur le choral *Au bord des eaux de Babylone*, en pratiquant le plus merveilleux jeu de pédale qu'on puisse imaginer. « Il

utilisait la pédale double avec autant de facilité, dit mon père, que s'il avait joué la gamme avec une main. » Puis, il leur avait fait entendre une fantaisie et une fugue en *sol* mineur, qu'il venait de composer, un morceau extraordinairement beau et brillant. J'entendis souvent Sébastien le jouer et je lui ai toujours gardé une affection spéciale. Je ne me lassais jamais d'écouter le début de la fugue si plein d'allégresse. Lorsque mon futur mari eut terminé sa splendide audition, M. Reinken, l'organiste de Sainte-Catherine, s'était approché de lui. Âgé de quatre-vingt-dix-sept ans, il avait la réputation d'être très jaloux et très fier de ses propres capacités. Cependant, à la stupéfaction de tous, il avait pris la main du maître de chapelle Bach et l'avait baisée en disant : « Je salue les mains du génie ; je pensais qu'un art pareil mourrait avec moi, mais je constate qu'il vit encore en vous. »

Une des choses qui avaient impressionné le plus fortement mon père dans la manière de jouer de M. Bach, c'était son calme et son aisance. Même lorsque ses pieds volaient, comme s'ils avaient eu des ailes, du haut en bas du pédalier, son corps ne paraissait pas faire le plus petit mouvement. Il ne se penchait pas de tous côtés comme tant d'organistes le font. Son jeu était la perfection qui semble facile et ne trahit aucun effort.

Et maintenant, imaginez ce qui arriva ! Nous apprîmes toute l'histoire par mon grand-oncle qui, musicien lui-même, avait une grande sympathie pour Sébastien. L'organiste de l'église Saint-Jacob, qui possédait un grand et bel orgue, vint à mourir. Sébastien, tenté par l'idée d'avoir à sa disposition un instrument aussi perfectionné et de pouvoir composer de la musique d'église (chez le duc de Köthen, il était obligé d'écrire surtout de la musique de chambre), posa sa candidature. Or, au lieu de saisir l'occasion unique de s'attacher le plus grand organiste du pays,

les respectables conseillers municipaux donnèrent leurs voix à un certain Joachim Heitmann, musicien très ordinaire, mais qui apportait un cadeau de quatre mille marks. « Il sait mieux préluder avec des thalers qu'avec les doigts ! » s'écria mon oncle en colère. Quant au pasteur Neumeister, il fut si fâché de cette affaire qu'il donna sa démission du conseil municipal, et, dans un sermon, prononça ces paroles acerbes : « Si l'un des anges qui, à Bethléem, jouait une musique divine à l'Enfant Jésus, voulait devenir organiste à Saint-Jacob sans apporter de l'argent, on le renverrait au ciel ! »

Le maître de chapelle Bach ne s'installa donc pas à Hambourg.

J'en arrive maintenant à ma première entrevue avec lui. Elle eut lieu une année après que je le vis et l'entendis pour la première fois. Mon père, trompette de la cour de Weissenfels, tenait maison ouverte à tous les musiciens. Il allait souvent à Köthen où Sébastien était Maître de Chapelle ; moi-même, j'avais eu quelquefois l'occasion d'y chanter. Cependant, Sébastien, retenu par une maladie ou empêché par un voyage, ne m'avait jamais entendue. Son absence me causait chaque fois une amère déception, car je désirais beaucoup le revoir et échanger si possible quelques mots avec lui.

Pourtant, un beau jour (c'était un clair matin de printemps, je m'en souviens bien), comme, rentrant d'une promenade, je voulais pénétrer directement dans la grande pièce pour mettre quelques rameaux verts dans le vase de la cheminée, ma mère posa sa main sur mon bras : « Attends un petit moment, Magdalena, ton père est en train de parler affaires avec le Maître de Chapelle Bach ; je crois que tu le dérangerais ! »

Mon stupide cœur se mit à battre avec violence. Si j'avais souvent entendu parler de lui et tellement désiré

le revoir, je ne l'avais pourtant aperçu qu'une seule fois. Je restai interdite, craignant que mon père ne m'appelle, mais redoutant plus encore qu'il ne m'appelle pas. J'allais courir dans ma chambre pour mettre un ruban neuf dans mes cheveux, un bleu, qui, je le croyais, m'allait très bien, lorsque mon père passa sa tête dans l'entrebâillement de la porte et demanda : « Maman, Magdalena est-elle de retour ? » M'apercevant, il s'écria : « Viens ici, mon enfant, M. Bach consent à entendre ta voix ! »

Alors j'entrai et me trouvai en face de lui. J'étais si troublée que j'osais à peine lever les yeux. J'espérais seulement qu'il ne me reconnaîtrait pas (l'église Sainte-Catherine était très sombre, pensais-je). Mais il me dit plus tard qu'il m'avait immédiatement identifiée avec sa farouche auditrice.

Il me frappa tout de suite par sa taille, quoique en réalité elle n'eût rien d'excessif, elle ne dépassait pas beaucoup celle de mon père ; mais il fit toujours l'impression d'être grand, gros, large et fort, il avait quelque chose d'un rocher. Entouré d'autres hommes, il semblait physiquement plus considérable, cependant, seuls son cœur et son esprit étaient plus grands et plus puissants que ceux des autres. Caspard me disait hier que lui aussi avait toujours eu le sentiment que l'être corporel de Sébastien, comme son être spirituel, dépassait ceux qui l'entouraient. Cela ne provenait pourtant pas de ce qu'il disait, car il était calme et grave, parlait peu et ne se livrait qu'à ses intimes.

Instantanément, je devins plus que sauvage. Je lui fis une révérence, mais n'ouvris pas la bouche jusqu'à ce que, posant un cahier sur le clavecin, il s'assit lui-même devant l'instrument et demanda à m'entendre. Par bonheur, au moment où je me mis à chanter, mon trouble disparut et, lorsque j'eus fini, mon père s'écria avec satisfaction : « Bien, mon enfant ! » M. Bach me regarda un instant sans

faire un mouvement et dit : « Ta voix est juste ; tu sais chanter. » Ah ! que j'aurais aimé pouvoir lui répondre : « Et toi, tu sais jouer ! » Mais je n'osai pas. Ce qu'il avait su tirer de ce simple accompagnement était inimaginable ! Sa façon de tenir les mains, d'utiliser le pouce, son doigté, tout différait de la technique habituelle ! Pourtant, je ne pouvais rien dire, si grande était mon émotion. J'aurais voulu fuir, comme la première fois, dans l'église, mais je restais debout à côté du clavecin, gauche et muette comme une enfant. Oui, vraiment, je me sentais enfant jusqu'à la stupidité devant cet homme, et néanmoins, en ce court espace de temps, il se passa quelque chose en moi qui ne peut arriver à un enfant. Dieu m'avait donné une âme ouverte à la musique, et maintenant que j'avais entendu jouer Jean-Sébastien Bach, aucun autre homme dans tout le monde n'aurait pu me faire une impression quelconque. Lui-même se dit alors (ah ! si seulement je l'avais su !) : « Je veux épouser cette jeune fille. » Mon consentement lui paraissait chose certaine, car tout ce qu'il voulait réellement s'accomplissait. J'avoue qu'il m'est arrivé, plus tard, de le croire têtue.

L'impression si vive que j'éprouvai en lui parlant pour la première fois, reste intacte malgré les longues années d'intimité et n'est même pas troublée par le souvenir du cher visage aux yeux fermés pour toujours, tel que je le vis la dernière fois dans ce monde.

Il ne serait pas juste de dire qu'il était beau. Peu de Bach étaient de beaux hommes. Mais toute la force de son esprit se reflétait dans ses traits. Le front frappait par sa puissance et d'épais sourcils, froncés par un effort constant de concentration, donnaient à ses yeux une profondeur singulière. Lorsque je le connus, ceux-ci étaient très grands. Dans les dernières années de sa vie, ternis par la souffrance et le surmenage, ils se firent plus petits, les



paupières tombant davantage. Son regard, intense, semblait dirigé vers l'intérieur, ce qui impressionnait beaucoup. Ses yeux écoutaient, si je puis m'exprimer ainsi, et avaient par moments une lueur mystique. Sa bouche, large et mobile, exprimait la générosité ; les coins de ses lèvres souriaient. Son menton était large, carré, bien proportionné à son front.

Sans en être conscient, il frappait tous ceux qui le voyaient. Un merveilleux mélange de grandeur et d'humilité rayonnait de lui. Trop intelligent pour ne pas reconnaître son propre génie, il n'y attachait cependant pas d'importance. Il croyait d'ailleurs que des études approfondies, faites avec ferveur, suffisaient pour faire de tout homme un musicien tel que lui ! Combien de fois, entrant dans la chambre alors qu'il était au clavecin avec un élève, ne l'ai-je pas entendu dire : « Si tu te donnes autant de peine que je m'en suis donné, tu pourras bientôt jouer aussi bien que moi ! »

Un de ses élèves d'orgue, qui l'aimait beaucoup et savait combien j'étais heureuse d'être informée de tout ce que disait son maître, me raconta un jour qu'après sa leçon Sébastien avait joué d'une façon tout à fait merveilleuse. Comme il ne pouvait retenir son enthousiasme, mon mari lui avait jeté un regard contrarié et s'était écrié avec mauvaise humeur : « Il n'y a rien à admirer, il suffit de frapper la note juste au bon moment, le reste, c'est l'orgue qui le fait ! » Nous rîmes beaucoup de cette boutade. À cette époque, je connaissais déjà assez les difficultés de l'orgue pour ne pas croire qu'il suffit de frapper la bonne touche au bon moment.

Peu après notre mariage, j'avais en effet prié Sébastien de me donner des leçons, ce qu'il fit volontiers, bien qu'il pensât que l'orgue n'était pas un instrument pour les femmes. Je tenais énormément à savoir en jouer, afin de

mieux comprendre ses compositions et de pouvoir mieux apprécier son interprétation.

Vers la fin de l'été 1721, une année environ après la mort de sa première femme, Sébastien vint demander ma main à mon père. Je ne l'avais rencontré qu'à de rares occasions, mais j'avais pensé à lui beaucoup plus souvent que ma bonne mère ne l'aurait souhaité. Je ne pouvais m'en empêcher, avant même d'avoir l'espoir de devenir sa femme. L'impression ressentie lors de notre première rencontre avait été telle que j'aurais été incapable d'appartenir à un autre homme. Mes parents apprécièrent l'honneur de sa demande, mais crurent de leur devoir d'attirer mon attention sur le fait que Sébastien, de quinze ans plus âgé que moi, avait déjà quatre enfants. Trois autres étaient morts. Si je devenais sa femme, je devrais être une véritable mère pour ceux qui restaient. Lorsqu'ils eurent conclu de mes balbutiements, de ma rougeur et de mes larmes (je n'étais pas capable d'exprimer autrement mon bonheur), que j'acceptais la demande de Sébastien, ils m'envoyèrent vers lui. Il attendait ma réponse dans une autre chambre. Bien que j'eusse toujours été en sa présence extrêmement réservée et silencieuse, il n'avait, je crois, aucune incertitude quant au résultat de sa démarche, car ses yeux pénétrants avaient lu dans mon cœur qui battait si fort chaque fois que je le voyais. Il se tenait devant la fenêtre. Comme j'entrais, il se retourna, fit deux pas vers moi et dit : « Chère Magdalena, tu connais mon désir. Tes parents ont donné leur consentement. Veux-tu être ma femme ? » Je répondis : « Oh ! oui, merci ! » et fondis en larmes, ce qui n'était vraiment pas indiqué quoique ce fussent des larmes de pur bonheur, des larmes de reconnaissance envers Dieu et envers Sébastien. Lorsqu'il posa son bras sur mon épaule, ces mots jaillirent du fond de mon cœur : *Une solide forteresse (Ein' feste Burg)* et je laissai inconsciemment se dérouler

dans ma tête la grande mélancolie de ce choral que nous chantions souvent, les soirs d'hiver, autour de la cheminée. Oui, une solide forteresse, voilà ce qu'était Sébastien et ce qu'il resta pour moi toute sa vie.

Nos fiançailles furent une fête extrêmement joyeuse. Je constatais avec bonheur combien mes parents étaient fiers que leur fille se mariât avec un musicien aussi distingué et aussi apprécié par le prince. Le duc Léopold eut une conversation des plus aimables avec moi. Il me dit que, dans la personne de son maître de chapelle, j'épousais un homme dont le nom devrait être honoré aussi longtemps qu'on ferait de la musique sur la terre. Puis, il me fit un compliment sur ma voix, qui serait sans doute appréciée de mon mari. Il entretenait avec lui des relations affables, je puis même dire amicales ; il en donna la preuve en acceptant, lui, le prince, d'être parrain du dernier enfant que Sébastien avait eu de son premier mariage. Sébastien devait l'accompagner dans tous ses déplacements ; ce fut même au retour d'un de ceux-ci, comme je l'ai déjà raconté, qu'il trouva morte la pauvre Maria Barbara.

Mon mari aimait la tranquille petite ville de Köthen, et, à cette époque, il souhaitait que nous passions toute notre vie au service du bon duc si grand amateur de musique.

Avant notre mariage, nous fûmes parrain et marraine de l'enfant du secrétaire du duc, Christian Halen. Je me souviendrai toujours de cette cérémonie. C'était la première fois que je me montrais officiellement avec mon fiancé. Ma robe bleue, avec ses galons, m'allait très bien, et j'appris avec ravissement qu'elle plaisait à Sébastien ; dès ce moment et jusqu'à sa mort, un simple mot de lui eut plus de valeur pour moi que l'opinion du monde entier. Ses petits enfants nous entouraient et je sentis à cet instant que nous formions une famille. La famille : sa femme, ses enfants, son foyer, c'était tout ce qu'il chérissait. À part

les voyages qu'il accomplit dans sa jeunesse pour entendre les organistes célèbres et pour essayer différents orgues, ses déplacements avec le prince, au cours desquels il composa presque tous les petits préludes et fugues, rassemblés sous le titre de *Clavecin bien tempéré*, qui me semblent toujours si beaux, bien qu'écrits uniquement pour servir d'exercices à ses élèves, il vécut tranquillement à la maison. Pendant toutes les années que nous passâmes à Leipzig, il s'absenta fort peu. Son travail journalier à l'église et à l'école Saint-Thomas, les concerts qu'il devait diriger, ses compositions, sa famille, remplirent complètement sa vie. Il ne voyagea jamais pour se faire admirer à l'étranger et chercher le succès, comme le font tant de musiciens qui ne lui arrivent pas à la cheville. Cependant, bien que rares soient aujourd'hui les anciens élèves qui se souviennent de lui et de sa musique, j'affirme que si jamais Dieu a prêté du génie à un homme, c'est bien à Jean-Sébastien Bach. Mais en voilà assez sur ce sujet. Je reprends mon récit.

Nous nous étions fiancés en septembre 1721. Notre mariage eut lieu au mois de décembre, chez Sébastien, de sorte que la cérémonie nuptiale se déroula dans la maison qui devait être mon foyer. L'aimable prince Léopold me donna ma couronne de mariée et participa d'autant plus volontiers à notre fête qu'il devait, huit jours plus tard, célébrer ses noces avec la belle princesse d'Anhalt-Bernburg.

Comme Sébastien me montra ce jour-là son amour, et dans quel rêve béni je vécus, seul pourrait le comprendre un être qui aurait reçu la même chose que moi !

On dit que le jour du mariage est le plus beau dans la vie d'une femme. Il est certain que jamais jeune fille ne fut plus heureuse que moi, mais comment aurais-je pu trouver un mari qui valait mon Jean-Sébastien Bach ?

Dès ce jour, je n'eus plus d'autre existence que la sienne. J'étais comme une petite rivière aspirée par l'océan,

accaparée, absorbée par une vie plus profonde et plus grande que n'aurait jamais pu être la mienne. Et, plus je vivais avec lui, plus les années passaient, plus je prenais conscience de sa grandeur. Souvent, je le voyais si puissant à côté de moi que j'en étais presque terrifiée. Mais je le comprenais parce que je l'aimais. « L'amour est l'accomplissement de la loi. » Il citait souvent cette parole tirée de sa grosse bible luthérienne, assis dans son grand fauteuil de cuir, l'été à côté de la fenêtre et les soirées d'hiver près du foyer. Il pouvait vraiment dire avec Luther : « Il n'est que peu d'arbres de ce jardin dont je n'aie fait tomber les fruits. » Ah ! quand j'y pense, quels souvenirs me montent au cœur.

Il écrivit pour moi, à l'occasion de notre mariage, ce chant, qu'il réunit plus tard avec d'autres dans mon petit cahier de musique :

*Votre serviteur, précieuse jeune épouse,  
prend beaucoup de bonheur à votre joie d'aujourd'hui.  
Celui qui vous contemple, parée de votre petite couronne  
et de votre belle robe de mariée,  
sent son cœur tout gonflé d'allégresse  
à l'aspect de votre beauté.  
Est-ce étonnant si ma bouche et ma poitrine  
exhalent leur joie ?*

Tel fut mon cadeau de mariage, présage de mon bonheur.



## II

*De la jeunesse de Sébastien à Eisenach, Lunebourg et Arnstadt, de son premier mariage à Mülhausen, de sa vie à Weimar et à Köthen.*

**A**LORS, ma vie commença. Les événements antérieurs n'avaient été que préparation et attente. Mais, avant d'aborder l'existence merveilleuse que Dieu me donna lorsque je fus Mme Jean-Sébastien Bach, je veux, dans la mesure de mes moyens, raconter ce que lui-même et d'autres m'ont dit de son enfance, de sa jeunesse et des années qu'il a vécues sans moi. Car, si cette chronique doit prendre un jour une certaine importance, je dois écrire tout ce que je sais de sa vie : de sa naissance à sa mort.

Il est né à Eisenach. Il m'a toujours paru significatif qu'il ait vu le jour en mars, pendant le carême, car c'est pour le carême et la semaine sainte que furent écrites ses plus grandes œuvres : les *Passion selon saint Matthieu* et *Passion selon saint Jean*.

J'entrai une fois dans sa chambre, au moment où il était justement en train de composer le solo d'alto *Ah Golgotha* de la *Passion selon saint Matthieu*. Quel saisissement, lorsque j'aperçus son visage, ordinairement si coloré et calme, de la couleur des cendres et tout inondé de larmes ! Il ne me vit heureusement pas. Je me glissai tout doucement dehors,

m'assis devant sa porte, sur l'escalier, et pleurai. Qui donc, en écoutant cette musique, imagine ce qu'elle a coûté ? J'aurais voulu aller à lui et passer mes bras autour de son cou, mais je ne l'osais pas ; quelque chose dans son regard m'avait terrorisée. Il n'a jamais su que je l'avais vu dans la douleur de la création et je m'en réjouis encore aujourd'hui, car c'est une minute dont Dieu seul devait être témoin.

Sa musique sacrée donnait aux textes des Évangiles une expression si sublime, qu'elle me semblait comparable aux sentiments que doivent éprouver les chrétiens quand ils se perdent dans la contemplation de la Croix. Avant d'en pouvoir écrire une seule note, Sébastien vivait dans son âme toute l'angoisse de la créature et toute la grandeur du mystère humain.

J'entendis pour la première fois la *Passion selon saint Matthieu* en entier un vendredi saint à l'église Saint-Thomas de Leipzig, huit ans après notre mariage. Je pus à peine supporter cette musique, tellement elle m'apparut poignante et magnifique. Cependant, peu de personnes la trouvèrent à leur goût, et, comme elle est très difficile à exécuter et exige beaucoup de répétitions de la part des chanteurs, on ne la joua plus pendant onze ans. Cette œuvre puissante et troublante dort maintenant dans le silence, mais peut-être, au ciel, l'entendrai-je encore une fois.

Qui aurait pu prévoir que le petit Jean-Sébastien, né dans la longue maison blanche d'Eisenach, en 1685, écrivait la *Passion selon saint Matthieu* ! Une musique de ce genre n'avait jamais existé avant lui. Il est vrai que, de tous temps, les Bach furent musiciens. Sébastien racontait que le premier en date avait été son arrière-arrière-grand-père, Veit Bach, meunier et boulanger de son métier. Sa plus grande joie consistait à emporter dans son moulin une petite cithare dont il jouait pendant que la meule broyait le grain. « Cela devait sonner ensemble merveilleusement,



disait Sébastien en riant, au moins, de cette façon, il a dû apprendre la mesure ! » La pensée du vieux meunier qui faisait sa farine en musique l’amusa toute sa vie.

La plupart des Bach résidaient en Thuringe. L’oncle de son mari, Johann Michael, dont la fille cadette devint la première femme de Sébastien, était organiste et compositeur à Gehren. Il construisait également des clavecins et des violons, ce que Sébastien aurait fait s’il en avait eu le temps, car il s’intéressait à tous les instruments. Très habile de ses mains, il accordait toujours son clavecin lui-même et ne prenait guère plus d’un quart d’heure pour le faire.

Mon mari me racontait que, de mémoire d’homme, les Bach se réunissaient au moins une fois l’an pour faire de la musique. Ils commençaient généralement par exécuter un choral, puis, harmonisant plusieurs mélodies connues en les chantant simultanément, s’amusaient à improviser des « Quodlibet ». C’était plus une plaisanterie musicale qu’autre chose, cependant, s’ils l’avaient omise, aucun ne serait rentré satisfait de ces réunions.

Quand Sébastien était de joyeuse humeur, il aimait, le soir, autour du foyer, chanter de pareils Quodlibet avec ses fils. Et si, occupée à faire une de ces difficiles chemises froncées pour lui, Friedemann ou Emanuel, il m’arrivait de ne pas me joindre à eux, il ne manquait pas de me dire : « Maman, fais-nous donc entendre ton doux petit sifflet ! » insistant jusqu’à ce que je finisse par chanter. Alors, il ne me laissait plus partir. Il conserva toujours ce penchant de sa famille. À la fin de sa vie, dans l’*Air avec trente variations* qu’il écrivit pour le comte de Keiserling, il fit de la dernière un Quodlibet en combinant deux chansons populaires. Une des voix parle de jeunes filles, l’autre de choux et de raves. Toutes deux sont travaillées en imitation sur la basse. N’importe quel sujet était susceptible de l’inspirer.

Son père et sa mère étant morts, il dut quitter la verdoyante Eisenach et ses jolies rivières pour aller habiter chez son frère aîné, organiste à Ohrdruf. Deux habitants d'Eisenach, sainte Élisabeth de Hongrie et Martin Luther (dont il était presque contemporain), lui avaient laissé la plus profonde impression. Il gardait de ce dernier un souvenir si vivant, non seulement parce qu'il avait souvent visité la Wartbourg dans son enfance, mais surtout parce que notre grand Luther était lui-même excellent musicien. Dans les dernières années de sa vie, les cantiques de Luther l'inspirèrent souvent. Je me suis toujours étonnée d'une singularité de Sébastien. Bien qu'il fût lui-même une source inépuisable de musique, il avait besoin de l'œuvre d'un autre pour se mettre en train. Avant d'improviser à l'orgue ou au clavecin et de donner libre cours à son génie, il commençait par jouer une petite composition de Buxtehude, de Pachelbel ou de son oncle Christoph Bach, dont il admirait beaucoup les œuvres. Ainsi versons-nous un peu d'eau dans la pompe pour amorcer le courant généreux qui monte des profondeurs.

Il se plaisait à rappeler que, jeune garçon, Luther avait comme lui participé à des cortèges et parcouru les rues d'Eisenach en chantant. Sébastien faisait partie du « Schülerchor », fondé cent ans environ avant sa naissance et dont les bourgeois d'Eisenach étaient fiers. « Notre ville était célèbre par sa musique » disait-il, et il m'expliquait que le nom latin d'Eisenach était Isenacum et l'anagramme d'Isenacum en *musica* ou *canimus*, « nous chantons ». Je vois encore avec quel sourire radieux il me racontait cela. J'espère que je transcris correctement ces noms, car je ne sais pas le latin et Sébastien détestait l'inexactitude. Il aurait voulu m'en apprendre un peu, ne serait-ce, disait-il, que pour faire diversion à l'enseignement qu'il lui fallait donner aux mauvais élèves de l'école Saint-Thomas, mais il n'en

trouva pas le temps et j'étais trop occupée de mon côté avec les enfants et le ménage pour me mettre à cette étude. D'ailleurs, le cerveau d'une femme n'est guère fait pour des occupations aussi abstraites. Le seul latin que j'appris fut le *Gloria in excelsis* et le *Credo in unum Deum*, lorsqu'il écrivit la *Messe en si mineur*, sa tonalité préférée.

Enfant, Sébastien possédait une merveilleuse voix de soprano. Ceux qui l'entendirent ont gardé le souvenir de la sonorité extraordinaire de son organe et m'en ont parlé. Il chantait dans l'église d'Ohrdruf tous les dimanches et les jours de fêtes. Aux mariages et aux enterrements, il exécutait des motets avec les enfants de chœur dans les maisons, dans l'église et quelquefois, lorsqu'il habitait encore Eisenach, dans les rues.

Au moment de la mue, qui malheureusement eut lieu aussitôt après son départ d'Ohrdruf pour Lunebourg, il lui arriva une chose étrange. Un jour, dans le chœur, il s'entendit tout à coup chanter un octave plus bas, avec, pour ainsi dire, une double voix. Il ne pouvait se corriger et n'avait aucune influence sur ce curieux phénomène. Pendant toute une semaine, il continua non seulement à chanter, mais à parler à l'octave. Je ne sais pas qu'une chose semblable soit arrivée à quelqu'un d'autre.

Je n'ai jamais vu l'aîné des frères Bach qui éleva en partie mon Sébastien, mais ce dernier en parlait toujours avec respect et reconnaissance. Il rendit plus tard à son neveu tout, et bien plus encore, qu'il ne devait au père de celui-ci. Il ne pouvait supporter la moindre critique sur un membre même éloigné de sa famille, et il n'était pas bon de le mettre en colère. C'est pourquoi je n'osais exprimer la rancune que je gardais à son frère ; je ne puis m'empêcher, en effet, de penser que la mauvaise vue dont Sébastien a souffert toute sa vie, est due en partie à sa jalousie et à son manque de cœur. Ce frère possédait une collection

célèbre de morceaux de compositeurs connus, mais il en interdisait l'approche à l'enfant affamé de musique, qui étudiait tout ce qui tombait entre ses mains. Les cahiers étaient enfermés dans une boîte grillagée et, pendant des mois, la nuit, éclairé seulement par la lumière de la lune, car il n'avait pas de chandelle, le pauvre petit Sébastien les copia entièrement. Est-il étonnant qu'à ce labeur ses yeux se soient usés ? Enfin, cet immense travail terminé, lorsqu'il se mit à jouer la musique acquise avec tant de peine, son frère, ayant découvert ce qu'il appelait « le crime », lui prit le manuscrit et le confisqua. Sébastien n'en rentra en possession que l'année de notre mariage. C'est alors qu'il me le montra et me raconta cette histoire, sans d'ailleurs laisser percer la moindre trace de ressentiment. On voit combien son grand caractère et sa force de volonté se développèrent de bonne heure. Son sens de la responsabilité se manifesta également très tôt. À quinze ans déjà, il gagnait sa vie. Il alla à Lunebourg et entra dans le chœur de l'école Saint-Michel où sa belle voix de soprano lui valut son entretien plus un petit traitement. Je me rendis un jour à Lunebourg et visitai l'église de Saint-Michel, si jolie avec sa tour en brique rouge couronnée d'un pignon et de lanternes de cuivre vert. Elle m'impressionna d'autant plus que ses murs avaient entendu autrefois la voix séraphique du jeune Sébastien, cette voix que je n'ai jamais connue. Je suis jalouse de tout ce qu'il a vécu sans moi, bien que je sache que je ne devrais pas l'être, puisque Dieu, dans Sa bonté, m'a accordé de partager près de la moitié de sa vie.

Malheureusement, peu après son établissement à Lunebourg, la voix de Sébastien mua ; il dut alors gagner sa vie avec son violon et en faisant toutes sortes d'accompagnements. Il avait un don naturel pour tous les instruments et jouait du violon, de l'alto, de l'épinette, du clavecin, du cimbalum, de la viola pomposa et avant tout de l'orgue, sur

lequel personne au monde ne pouvait l'égaliser. Je ne dis pas, naturellement, qu'il sut jouer de tous à quinze ans, mais il en était capable lorsque je le connus, à l'exception de la viola pomposa qu'il inventa lui-même plus tard. Je veux en effet écrire cette chronique avec une grande exactitude. Je me rappelle la façon dont sa main s'abattait sur mon épaule lorsque je faisais une observation inexacte ou une fausse note au clavecin, me donnant une petite secousse moitié tendre, moitié irritée. Ah ! je risquerais de faire bien des erreurs si je pouvais encore la sentir !

Il avait des mains remarquables, grandes, étonnamment vigoureuses et capables d'un écart inusité sur le clavier. Il pouvait avec le pouce et le petit doigt tenir une note et exécuter autre chose avec le reste des doigts comme si la main était tout à fait libre, ou faire sans aucune peine des trilles avec chaque doigt de chaque main et jouer en même temps le plus compliqué des contrepoints. Je sais que rien ne lui était impossible sur les claviers du clavecin ou de l'orgue. À l'en croire, sa virtuosité n'était que le résultat de son application, chacun pouvait y atteindre en travaillant sérieusement et sans relâche ; mais ses meilleurs élèves eux-mêmes ne pouvaient lui donner raison, car plus ils étaient bons musiciens, plus ils devaient reconnaître que Sébastien possédait un don que personne ne pouvait acquérir, même au prix du plus dur travail. Mon mari ne tira pourtant jamais vanité de son génie, il le considérait comme ne le lui appartenant pas. Il estimait qu'une vie consacrée à la musique était seule digne d'être vécue, mais que le musicien n'étant qu'un instrument devait être humble et ne pas se prévaloir de ses dons.

Pendant son séjour à Lunebourg, il travailla avec le zèle extraordinaire qui lui était habituel, à se perfectionner plus encore. Il développa son doigté qui devint d'une richesse inouïe, inventa une méthode et étudia

entièrement la littérature musicale de la grande bibliothèque de l'école, qui fut pour lui un cadeau du ciel. Il consacra également beaucoup de temps à l'orgue que lui enseignait l'organiste de l'église Saint-Jean, qui était aussi de la Thuringe, mais il ne tarda pas à dépasser son maître. Même à l'époque de sa jeunesse, je crois qu'il fut toujours très difficile d'enseigner la musique à Sébastien Bach. Il devait avoir été formé par les anges musiciens avant de rencontrer un professeur terrestre, et n'eut guère à apprendre, même du remarquable M. Bœhm. Il alla le voir, à pied, lorsqu'il était jeune et fort, ainsi que quelques autres organistes, et parcourut plusieurs fois les nombreux milles qui le séparaient d'Hambourg pour entendre M. Reinken, devant lequel il joua avec tant de succès, l'année avant notre mariage, lorsque je le vis pour la première fois. Comme on le pense, il gagnait alors fort peu d'argent. Il arriva qu'au cours d'un de ces voyages, se trouvant assis sous la fenêtre d'une auberge, affamé, les pieds blessés par la marche, sans un centime en poche, incapable de se payer le plus petit morceau de pain et se demandant comment il allait faire pour parcourir le chemin restant avec l'estomac vide, la fenêtre s'ouvrit et deux têtes de harengs tombèrent à ses pieds. Estimant que des têtes de harengs valaient toujours mieux que rien, il ramassa cette nourriture peu appétissante. Or, quelle ne fut pas sa surprise et sa joie de trouver dans chaque tête un ducat danois ! Cette histoire m'a toujours fait penser à celles qu'on raconte aux enfants à Noël. Peut-être y avait-il de la gratitude dans la prédilection que Sébastien eut toujours pour le hareng, surtout préparé avec du vin blanc, des épices et du poivre. C'était son mets préféré pendant les chaleurs d'été.

Avec l'argent des têtes de harengs, il s'offrait un plantureux repas, mais il lui importait davantage de pouvoir

continuer le chemin encore considérable qui le séparait d'Hambourg.

Une autre fois, beaucoup plus tard, c'était en 1716, la musique lui rapporta un dîner dont il se souvenait avec satisfaction. Il s'était rendu avec M. Kuhnau et M. Rolle à Halle pour y essayer un nouvel orgue à trente-six registres. En l'honneur de son inauguration, le conseil municipal offrit aux trois musiciens un copieux repas qui fit une impression considérable sur Sébastien, habitué à la simplicité. Il disait souvent qu'il n'avait jamais fait meilleure chère. Ce dîner se composait de brochets, bœuf, jambon fumé, pois, pommes de terre, épinards et petites saucisses, courge bouillie, salade d'asperge, cœur de salade, rôti de veau, radis, gâteaux, écorces de citrons et cerises confites.

Sébastien avait dix-huit ans lorsqu'il obtint son premier poste d'organiste. Il était déjà musicien de cour à Weimar, et c'est de là qu'il entreprit le voyage d'Arnstadt pour essayer un bel orgue installé récemment à la « Nouvelle Église ». Il fut entendu par plusieurs musiciens éminents qui, malgré son jeune âge, reconnurent tout de suite ses dons exceptionnels. L'organiste en fonction étant fort médiocre, on le transféra dans un poste moins important et on donna sa place à mon Sébastien.

L'orgue dont il disposait était un très bel instrument, orné de palmes et de feuillages sculptés et dorés ; sur les côtés, de beaux chérubins et des têtes de cupidons soufflaient dans des trompettes. Enfin, il avait deux claviers et une excellente pédale à cinq registres.

Sébastien parla toute sa vie de cet orgue d'Arnstadt avec la tendresse d'une mère pour son premier enfant. C'était le premier orgue qu'il pouvait dire sien.

Son investiture fut solennelle. L'orateur l'exhorta au zèle et à la droiture, afin qu'il agît comme un honnête serviteur de Dieu et de ses supérieurs. Ce discours fit la plus

profonde impression sur son esprit jeune et déjà sérieux. Il eut le sentiment, me dit-il plus tard, que Dieu lui-même avait mis Son sceau sur sa vocation de musicien et, ce qui avait toujours été l'objet de ses aspirations, de musicien religieux.

Il aimait tellement cet orgue que souvent, avec un ami dévoué qui voulait bien manœuvrer les soufflets, il se rendait à l'église, au milieu de la nuit, s'y enfermait et jouait jusqu'à ce que l'aube rougît la fenêtre de l'est. Il avait des loisirs pour pratiquer et étudier, car ses obligations officielles se bornaient à jouer les dimanches et jeudis matin aux services divins, à accompagner le service du lundi et à diriger les répétitions du chœur. Mais le loisir, pour Sébastien, n'était qu'une possibilité de travail. Je ne l'ai jamais vu inoccupé, sauf lorsqu'il fumait une petite pipe. Aussi, bien que je n'aime pas l'odeur du tabac, je me réjouissais chaque fois qu'il s'accordait ce singulier plaisir. À ce propos, il écrivit dans mon petit cahier une chanson qui commençait ainsi :

*Chaque fois que je remplis ma pipe  
de bon « Knaster »,  
pour mon plaisir et pour passer le temps  
elle évoque une image triste  
et m'enseigne que je suis semblable à elle.*

J'aimais tellement la mélodie de ces vers que je la transposai pour soprano en *sol* mineur. Assise au clavecin, je la chantai pendant que des volutes de fumée s'échappaient de sa longue pipe. Il s'amusait beaucoup. « La mélodie convient mieux à ta voix que le tabac à ta bouche, petite mère. Ne me laisse jamais voir une pipe entre tes lèvres, me dit-il avec une gravité malicieuse, tu ne recevrais plus de baisers de moi. » Mais, à part ces courtes heures de



répét, je ne l'ai jamais vu perdre un instant, pendant toute notre vie commune. « Le temps, avait-il coutume de dire, est un des dons les plus précieux de Dieu ; nous devons un jour en rendre compte devant Son trône. » Jour après jour, il enseignait, composait, jouait de l'orgue, du clavecin, de l'alto ou d'autres instruments. Puis il se consacrait à l'éducation de sa famille et, s'il lui restait du loisir, il lisait les livres qu'il avait collectionnés peu à peu. Les écrits théologiques l'intéressaient particulièrement, mais je ne pouvais le suivre dans ces lectures difficiles, pour la plupart en latin. Dès sa jeunesse, il avait toujours été aussi occupé. À ceux qui, levant les mains d'admiration, le complimentaient sur ses dons, il répondait avec brusquerie qu'ils provenaient uniquement d'un dur labeur. Les applaudissements des ignorants ne lui faisaient d'ailleurs aucune impression, il n'était sensible qu'à l'approbation des musiciens. « Je joue, me disait-il, pour le meilleur musicien du monde. Peut-être n'est-il pas là, mais je joue toujours comme s'il était là. » Je pensais qu'il était toujours présent quand Sébastien faisait de la musique mais je n'osais le dire, de peur de lui déplaire. Il ne m'aurait répondu que : « Tu t'égares, Magdalena. » Mais je n'en aurais pas moins remarqué son mécontentement à un clignement de ses yeux et au froncement de ses sourcils.

Pourtant, au temps dont je parle, je ne pouvais ni lui plaire, ni lui déplaire, j'étais encore un petit enfant, faisant mes premiers pas dans le monde, sans deviner qu'ils me mèneraient un jour vers lui.

Sébastien, alors qu'il étudiait à Arnstadt, désira prendre un congé pour aller à Lübeck afin d'assister aux fameuses soirées musicales de M. Buxtehude, que fréquentaient les plus grands musiciens. D'Arnstadt, il avait plus de deux cents lieues à faire, mais il était jeune et ne redoutait pas la marche. Il se mit donc en route par un jour brumeux

d'automne, son sac sur le dos, un bon bâton à la main et la musique dans le cœur pour lui tenir compagnie le long du chemin. Il avait trouvé un jeune homme capable de le remplacer à l'orgue pendant son absence et avait obtenu une permission d'un mois. Il croyait d'abord que ce temps lui suffirait, mais dès qu'il fut arrivé à Lübeck, ce temple de la musique, il sentit qu'il ne pourrait pas s'en arracher de si tôt. Plusieurs mois s'écoulèrent sans qu'il revînt à Arnstadt. La « Musique du soir » exerçait sur lui un charme comparable à ceux dont il est question dans nos contes d'enfants, mais celui-là n'était pas funeste. Il me raconta souvent l'émerveillement de ces soirs de l'Avent dans l'église toute illuminée de cierges que remplissait une foule silencieuse écoutant les cantates de Buxtehude. Il avait gardé un souvenir particulièrement vivant des *Noces de l'Agneau* et de *La Céleste Félicité de l'âme sur terre lors de la naissance de Notre Sauveur Jésus-Christ*.

Le chant, les instruments à corde et le grand orgue l'enthousiasmaient. Comme l'orgue l'attirait, comme ce poste d'organiste lui aurait convenu ! Il aurait eu beaucoup plus de libertés qu'à Arnstadt. Les orgues de Lübeck ont bien failli me voler mon mari. M. Buxtehude fit en effet savoir à Sébastien qu'il le désirait comme son successeur s'il consentait à épouser sa fille. Dieu merci, mon futur mari ne le voulut pas, la demoiselle étant d'un naturel rébarbatif et ne possédant aucun attrait. Mais son refus créa entre eux une certaine gêne et Sébastien comprit qu'il devait enfin rentrer à Arnstadt.

À son retour, ses supérieurs lui demandèrent les raisons de sa longue absence. Il répondit qu'il n'était allé à Lübeck, pour se perfectionner dans son art, qu'après en avoir demandé et obtenu l'autorisation. Ils répliquèrent que le congé demandé était de quatre semaines, non de quatre mois, mais, avec le calme entêtement propre à tous les

Bach, Sébastien fit comme s'il n'avait pas entendu cette dernière observation et dit simplement qu'il espérait que, durant son absence, son remplaçant avait joué d'une façon assez satisfaisante pour qu'il n'y ait aucun sujet de plainte.

Je crois que l'estimable consistoire fut un peu déconcerté, mais on fit bientôt d'autres reproches à Sébastien. On l'accusa d'induire la congrégation en erreur par ses innovations dans le jeu de l'orgue et ses variations dans les chorals. Il jouait à sa guise, disait-on, deux fois plus longtemps que d'ordinaire, ou, quand il lui plaisait, deux fois moins. Ceux qui n'aimaient pas son jeu méritaient d'en être privés, et je ne vais pas pleurer sur eux, mais je suis forcée de convenir que Sébastien était parfois un peu obstiné, si ce n'est têtue.

Et quels ennuis, quels soucis n'avait-il pas avec le chœur ! Un jour, dans un moment de colère, il traita un de ses élèves d'animal à corne. Le jeune homme le guetta dans la rue avec une canne, Sébastien tira son épée et quelque chose de fâcheux serait certainement arrivé si on ne les avait séparés à temps. Cet incident lui rendit le séjour d'Arnstadt difficile. Je connais la sensibilité qu'il cachait sous sa rigidité et sous son opiniâtreté. Il me dit une fois que ceux qui avaient la musique dans l'âme avaient une peau de moins que les autres hommes. Il ne parlait cependant jamais de ses sentiments intimes comme le faisaient les musiciens qui venaient chez nous, en particulier les Français et les Italiens. C'est pourquoi si peu de personnes, à part celles qui le comprenaient en entendant sa musique, le connaissaient intimement. Il possédait des sentiments si violents et un caractère si prompt que j'admirais l'empire qu'il savait garder sur lui-même. Ni moi ni personne cependant ne le firent jamais revenir sur ses décisions. Fermé à toute influence, il se récusait doucement mais inébranlablement. Heureusement pour le bonheur de sa famille, il était très prudent et se trompait rarement dans ses jugements. Une

seule fois, comme on le verra, je fus assez sotté pour croire qu'il avait tort.

Malgré sa force de caractère, il était humble dans bien des domaines, mais ne supportait pas la plus légère atteinte à la dignité de sa charge. Il n'exigeait d'ailleurs des autres que ce qu'il leur donnait, c'est-à-dire le respect de la situation et du rang.

Nous avons tous deux passé une partie de notre jeunesse à des cours, moi à cause de la profession de mon père, lui à cause de la sienne. Sachant que Sébastien était beaucoup plus sage que moi, je sentais que son attitude de profond respect envers les rois et ceux que Dieu avait placés au-dessus de nous devait être justifiée. Toutefois, j'avais l'impression qu'il était plus grand que tous, roi non seulement des musiciens, mais aussi des hommes. En vérité, les princes auraient dû se découvrir devant lui et baiser ses mains, ses mains si belles auxquelles nous devons une musique qui convenait mieux à la cour du ciel qu'à celle des ducs de Saxe. Un jour, irritée de ce que le prince l'eût laissé attendre très longtemps une audience, je lui fis part de mon sentiment. Ce fut une des seules fois que mes paroles le fâchèrent. Il estimait que le grand-duc héritier avait le droit de le faire attendre. Mais, bien que je reconnusse qu'il avait raison en m'expliquant que la base de l'ordre dans la société et la civilisation était le droit de régner que Dieu donnait aux rois, il ne put modifier mon opinion.

Il croyait à la nécessité de l'ordre en toutes choses, dans sa maison, dans son art et dans son pays. Lorsqu'il avait à mettre en musique des paroles dans lesquelles il était question d'ordre et de devoir, il s'en réjouissait toujours. Je me souviens d'une dame française, assez exaltée, qui vint nous voir à Leipzig. Elle écrivait des poésies et professait une vive admiration pour les œuvres de mon mari. Elle l'en loua avec une surabondance déplaisante, car il était évident

qu'elle n'y comprenait pas grand-chose et les compliments exagérés ne manquaient pas d'irriter Sébastien. Elle lui reprocha toutefois d'avoir mis en musique certains hymnes religieux et même certains passages des Évangiles ; elle cita notamment la cantate qui parle de dîme et d'impôt. « Un sujet si terre à terre pour votre talent, monsieur Bach ! s'écria-t-elle en agitant toutes les plumes qui étaient sur sa tête. Impôt et dîme, loi et ordre ! Ah ! si vous vouliez mettre en musique ma petite poésie sur l'amour et la beauté... – Madame, interrompit mon cher Sébastien impatienté, il n'existe point d'amour et de beauté digne de ce nom sans loi et sans ordre, sans l'accomplissement de son devoir et sans obéissance à la légitime autorité. »

Mais je me suis de nouveau écartée du récit de sa jeunesse. Je sens toujours davantage la difficulté de m'en tenir rigoureusement au fil de mon histoire, si nombreuses sont les pensées qui surgissent devant moi...

Les membres du consistoire de la nouvelle église d'Arnstadt qui lui gardaient rancune, peut-être avec raison, de son long séjour à Lübeck, ne tardèrent pas à lui exprimer leur mécontentement au sujet de son enseignement aux enfants de l'école de musique. Il faut reconnaître que si Sébastien était le meilleur des professeurs pour les élèves qui voulaient vraiment apprendre, travaillaient sérieusement et aimaient la musique, lorsqu'il s'agissait d'enfants incultes et indisciplinés, comme ceux d'Arnstadt, ou plus tard ceux de l'école Saint-Thomas à Leipzig, il était trop au-dessus de leur portée et manquait de patience.

En outre, on lui reprocha vivement d'avoir amené sur la galerie de l'orgue une jeune fille étrangère et d'avoir fait de la musique avec elle. Or, il s'agissait de sa cousine, Maria Barbara Bach, qu'il était déjà décidé à épouser.

Toutes ces critiques l'agaçaient et lui rendaient pénible le séjour d'Arnstadt. Il composait déjà et avait besoin

d'une existence paisible et d'une femme qui s'occupât des détails matériels de chaque jour afin de pouvoir donner son temps et ses forces au génie dont Dieu l'avait si largement gratifié.

À cette époque, le poste d'organiste de Saint-Blasius à Mülhausen devint vacant. Sébastien s'y présenta avec beaucoup d'autres concurrents, mais, lorsqu'on l'entendit, on le nomma à l'unanimité. Il avait vingt-deux ans. Ses années d'études et de voyages avaient pris fin et il était devenu un maître. Selon les bonnes vieilles coutumes allemandes, un maître devait se marier et avoir des élèves auxquels donner sa science, comme il donnerait son nom aux enfants qui naîtraient de son mariage.

L'heureuse jeune fille sur laquelle tomba son choix fut sa cousine Maria Barbara Bach, qui avait séjourné en même temps que lui chez sa tante à Arnstadt et qu'il avait eu naturellement maintes occasions de rencontrer, les Bach se réunissant fréquemment. Il répandit sur elle la bénédiction de son amour.

Le pasteur Stauber de Dornheim, qui épousa plus tard la tante de Barbara Bach, les maria. J'ai trouvé dans les papiers de Sébastien la copie suivante du registre d'église :

« Le 17 octobre 1707, l'honorable M. Jean Sébastien Bach, célibataire et organiste de Saint-Blasius à Mülhausen, fils légitime de feu le très honorable M. Ambrosius Bach, célèbre organiste et musicien d'Eisenach, a épousé la vertueuse Marien Barbaren Bachin, fille cadette de feu le très honorable et réputé artiste et organiste à Gehren, M. Johann Michael Bach. Tous ici présents dans notre maison de Dieu, ils se sont mariés grâce à la gracieuse permission de Sa Seigneurie, après la publication des bans à Arnstadt. »